

MICHEL  
DEGUY

À CE QUI  
N'EN FINIT  
PAS

THRÈNE

*Nouvelle édition revue et augmentée*

LA LIBRAIRIE  
DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

---

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE  
Collection  
dirigée par Maurice Olender



Michel Deguy

À ce qui  
n'en finit pas

Thrène

Nouvelle édition revue et augmentée

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-137295-3

© Éditions du Seuil, janvier 1995,  
et octobre 2017 pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

à ma femme disparue en mort le 17 janvier 1994  
Pâques – juillet 1994

Il y a donc deux chagrins d'amour.

Le deuxième est celui de la séparation irrémédiable, après la vie, quand l'amour s'est tellement transformé au cours des décennies, contrarié, palinodique, qu'on se demande si c'est le même.

« Pour les tristes aussi la mort a eu lieu. »

Je découvre, comme le *quidquid progredior* de Tite-Live au bord de l'océan sans frontières, que j'ai tant cité, l'étendue peu à peu de ma tristesse ; je descends dans l'insondable, giration dantesque. Je descends.

Elle a passé ; elle est passée ; elle a passé, l'épreuve. Elle est reçue par la mort. Je descends.

Et comment je remonterai sa vie passée, notre vie, sa hantise sur mon dos – ce lambeau d'allusion orphique – je ne sais. Mais je ne craindrai pas de me retourner sur elle, sur nous, car je sais que je ne la remonte pas vivante.



Samedi 5

Déjà nous ne sommes plus dans le mois de sa mort.

J'ai beaucoup de peine.

J'ai énormément de chagrin, il faut que je l'écrive à quelqu'un, cet après-midi. Donc à moi. Une peine « infinie » – qui déborde ses causes, qui ne pleure pas seulement sur la vie de M., ni sur « moi » esseulé, ni sur notre vie, que j'essaierai de décrire une autre fois ; et sur « notre » monde ; mais sur tout, sur le tout, sur le monde. Un déluge, de larmes, qui passerait par mes yeux, noyant. « Répétition », sans doute, du moment évangélique, quand il pleure sur les siens, sur le monde, sur l'univers. Occasion de pleurer sur. *Super flumina...*

S'écrire des lettres, est-ce une destination ; est-ce possible, parce qu'on est seul ?

Je veux protéger cette désolation ; ne pas « changer les idées », pour devenir un diapason, une résonance, de cet âge désolant.

Déjà nous avons changé de mois.





## Pietà

C'est comme si on frappait tout le temps un blessé à terre celle qui s'étend là sous nos pieds, battue ; le silence est devenu son silence ; l'ignorance générale, sa perte de connaissance. Les choses ne respirent plus, comme elle ; ne répond plus. Tout ce que nous faisons, disons : autant de coups, mortels, accablant un enfant, abattant la faiblesse, l'ensevelissant encore un peu plus, elle la désarmée, sans réplique, l'évanouie, l'éreintée. Je ne la protège plus. Mais l'ai-je protégée ou l'ai-je réduite, évincée ?



À la faiblesse, à ceux qui ont le dessous.

Je couvrais par des plaintes, des gémissements, l'assaut des images de ton agonie.

Je lui ai passé mon alliance, notre symbole, au doigt pour la deuxième fois en quarante ans, le 17 janvier.

Au moins ne lui ferai-je plus jamais de peine.

Elle fut le courage de la vaine condition, l'assomption des tâches, et rieurs.

Elle bordait, rapprochait strictement les deux bords, des choses imposées.

Maintenant l'abîme se creuse, où je tombe avec elle, en la tristesse révélée.



Et comme je n'ouvre plus ni ne ferme rideaux ni volets, la chambre est en deuil – noire. Et quand la porte en demeure entrouverte, il y a ce trait vertical sombre, cette étroite colonne de noir qui en marque la séparation dans le salon.



Eût-il été possible de lui donner la mort, je veux dire de la confier à la mort avec plus de tendresse, nous regardant plus souvent l'un l'autre dans et à travers ce savoir, de sa mort, dans l'approche chaque jour de cette mort? De la coucher tendrement, de l'emmourir comme on endort un enfant, la bordant, caressant, soignant dans la morition, avec peine et larmes laissées sur le visage, l'accompagnant jusque

... possible si nous avions été plus âgés encore, moins pudiques aussi depuis tant d'années, plus confiants dans un passé qui eût été moins contentieux, échangeant de l'amour contre de la mort, de la mort avec de l'amour

aussi, bien sûr, si je t'avais moins abandonnée sur le seuil des églises, si prier avait eu du sens, mais je t'avais retiré cela aussi, j'avais aussi asséché ton âme pieuse, soustrait le

si j'avais su mieux parler des choses à l'ordre de notre jour, telles

se

retirer, et du suicide, et

*déchirant*





Je dois dire aussi cet amour-là, de M. et de Raphaël, son dernier amour, le plus intense de ce qui aura été la dernière part de sa vie ; rien que d'en inscrire le nom, la mention, le nom propre de cet amour, le monogramme MR, le plexus se crispe et tout le *thumos* se remplit de larmes, cet amour à pleurer, presque huit ans, cet amour que je pleure aujourd'hui, menacé par la mort, asphyxié par la mort, et pendant les dernières semaines elle voulut à peine le revoir, la honte l'emportait.

Je ne sais pas si le syntagme de « grand-mère », qui affuble la féminité d'une vague infirmité, l'illustre d'un corps lourd ou défait, stéréotype accablant, cette caricature que chaque classe sociale aggrave encore de ses euphémismes, c'est mémée dans la basse et mamy dans la haute, je ne crois pas que le syntagme avec son phylactère dans l'intarissable et médiocre imagination dispose à considérer cet amour, à le bien traiter, à lui rendre justice, cet amour qui la retenait et ne put la retenir parce que la mort est plus forte que l'amour.

Le jeu, les premiers petits livres, la prière, le lit du matin, le jardin, la traversée des rues par la main, les abécédaires, la vigilance anxieuse du moindre écart, la protection, les cartes (la « bataille », la « retourne »), les ânonnements, les dessins affichés dans la cuisine, les photographies, le corps croissant chaque semaine, la garde-fièvre, les baisers incessants, les lessives, les câlins, le verre d'eau dans la nuit, les vacances, les sorties de l'école, l'égide sous l'averse, l'ombre contre le soleil, les diminutifs, la toilette, la danse, l'éloge, la gronderie, la pâtisserie, les soins grammaticaux – Do Kamo, le couple grand-mère-petit-fils.

Bien assez tôt viendra le soupir profond substitué aux larmes, qui congédie en même temps qu'il l'évoque le souvenir, la revenance. Je n'aime pas que les ex-proches « fassent tout » pour ne pas même prononcer ton nom, relater une bribe du passé, mais tout pour enfoncer dans l'amnésie, précipiter le Léthé. « Bien assez tôt viendra le contraire de l'insomnie [...] »

Si je n'entoure pas de soin le deuil, qui le fera, et il passera lui aussi dans le futur antérieur. Oui, j'ai trois conférences à préparer cette semaine, mais je devrais ne pas m'y appliquer mais à toi, à nous. C'est à quoi servait le deuil autrefois.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 137292 (00000)  
*Imprimé en France*

